

L'ÉTOFFE MERVEILLEUSE.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.



ROIS aventuriers se présentèrent à un roi, je ne sais pas bien de quel royaume; il suffit de savoir que c'était un roi, et qu'on pouvait lui en imposer. Ces aventuriers lui dirent qu'ils savaient fabriquer une étoffe qui exigeait de grands frais, mais dont l'artifice serait tel, que quiconque aurait le malheur d'être né d'une race déshonorée, ou honni de sa femme, ne pourrait la voir de ses yeux ni la toucher de ses mains.

Le roi se fit un plaisir d'avoir une pareille étoffe; car les plaisirs des rois sont toujours un peu malins. Il fit donner à ses aventuriers une belle maison, de l'or, de l'argent et de la soie pour travailler. Au bout de deux ou trois jours, l'on vint dire au roi que l'étoffe était commencée, que c'était la plus belle chose du monde, et que, si Sa Majesté désirait la voir, elle eut la bonté de venir seule.

Le roi, pour s'assurer du fait, envoya son grand-chambellan, à qui l'on raconta les merveilleuses propriétés de l'étoffe en la lui montrant, de sorte que le pauvre chambellan qui ne voyait rien, n'osa pas en convenir, et revint dire au roi qu'il avait parfaitement vu l'étoffe, et qu'on n'avait jamais tissé rien de si rare.

Cependant de trois jours en trois jours l'étoffe avançait, disait-on, du double; et le roi, qui voulait éprouver toute sa cour, envoyait tantôt un courtisan, tantôt un autre, et tous revenaient vanter le merveilleux tissu qu'ils n'avaient pas vu.

Enfin le roi voulut y aller lui-même: il vit les ouvriers assis devant leur métier; il les entendit qui lui disaient: "Voyez, Sire, combien cette trame est belle et solide; voyez comme ce dessin est agréable, bien entendu; voyez l'éclat de ses couleurs, l'union, le jeu des nuances entre elles; voyez l'effet du tout." Et ils faisaient alors semblant de dérouler une grande pièce, tandis que le roi, bien honteux et presque désespéré, ne savait qu'en dire de ce qu'il ne voyait rien, surtout lorsqu'il pensait que d'autres avaient vu.

Le voilà qui, dans son âme, se fâche contre son père, contre sa mère, et qui se sent tout prêt à faire une bonne querelle à la reine sa femme; cependant il soutient noblement sa dignité, et à chaque nouvelle observation qu'on lui fait faire, il répond par des éloges de l'ouvrage invisible, et par des compliments pour les ouvriers; si bien que, dans toute la cour, il n'y eut personne qui ne parlât de l'étoffe merveilleuse, et qui ne crût assurer son honneur en soutenant qu'il l'avait vue.

Enfin mes aventuriers en vinrent jusqu'au point de proposer au roi de lui faire un habit de cette étoffe, pour qu'il le portât un jour de cérémonie. Le roi, qui devait effectivement paraître en public à peu de jours de là, se piqua de vouloir reconnaître s'il n'y aurait point dans sa capitale un ou deux compagnons de son infortune qui fussent moins discrets que lui.

Les aventuriers firent le jeu de lui prendre sa mesure, de tailler l'habit, de le coudre, et d'habiller Sa Majesté, qui en chemise, monta sur un beau cheval, et traversa la ville au milieu d'une superbe cavalcade.

Il n'y avait personne qui ne sût l'histoire de l'étoffe; de sorte que tout le monde criait: *Vive le roi! et que le roi porte un bel habit!* Cela faisait enragier le roi, qui finissait par se croire le plus grand malotru de son royaume, lorsqu'un petit Maure, palefrenier, se mit à dire que le roi était en chemise; ses camarades répétèrent: le roi est en chemise. Insensiblement il n'y eut qu'une même voix de tout le peuple pour crier que le roi était en chemise; le roi l'avoua lui-même, et les grands commencèrent à dire qu'ils le voyaient bien.

On envoya la justice à l'atelier de mes trois plaisants; mais on ne les vit plus, et l'on n'entendit jamais parler de l'or, de l'argent ni de la soie que le roi leur avait fait donner. Ce pauvre roi ne voulut pas qu'on les poursuivît, et il pardonna le tour, dans la joie qu'il eut de se trouver aussi galant homme que les autres.

C'est ainsi que beaucoup d'erreurs subsistent dans le monde, et que tant de préjugés s'établissent, par la crainte que chacun a de se rendre singulier.

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL DE LA MINERVE.

OPINION DE LA PRESSE.

(Des *Mélanges Religieux*.)

LE Courrier des Etats-Unis annonce que la *Revue du Nouveau-Monde*, subissant le sort de ses devancières à New-York, va cesser de paraître.

Les amis de la littérature canadienne apprennent en même temps avec quelque regret que M. le propriétaire de l'*Album littéraire et Musical de la Minerve* sera aussi contraint d'en suspendre la publication, à la fin de l'année courante, faute d'un encouragement effectif.

Il est bien des personnes en ce pays qui font de la littérature une condition de leur abonnement à un journal politique ou, sans doute, il ne doit lui être permis de figurer qu'au second plan; ceci est une singularité d'irréflexion d'autant moins facile à s'expliquer que, sur le grand nombre d'amateurs de productions amusantes parmi nous, il n'en est presque pas qui

veillent prêter leur concours au soutien d'une publication purement littéraire, comme l'est l'*Album* de M. Duvernay, qu'un peu d'aide ferait vivre de cette existence prospère dont s'honore toujours la littérature d'un peuple qui prétend en avoir une, et qui tient à la conserver.

(Du *Journal de Québec*.)

PLUSIEURS de nos confrères ont rendu hommage au patriotisme de M. Ludger Duvernay, qui lutte incessamment contre un public trop indifférent pour la littérature et à tout progrès intellectuel. Il faudrait des milliers d'abonnés à une publication comme l'*Album*, pour payer un peu le propriétaire, pour le mettre en état d'offrir une récompense pour les meilleurs écrits dans tous les genres, et placer le Canada sous ce rapport au niveau des autres pays.